

d'étude. Les caractéristiques morphologiques et syntaxiques non-standard ont donc été laissées telles quelles lorsqu'il existe de bonnes raisons de croire qu'elles se trouvaient sous cette forme dans l'archétype. En revanche, l'orthographe a été normalisée pour rendre l'édition plus accessible. Quant à la disposition du texte, elle respecte celle des manuscrits. Les différentes rubriques qui composent ces manuels sont écrites en colonnes. Chaque ligne comporte de un à trois mots grecs avec leurs correspondants latins. Les *colloquia* n'ont pratiquement jamais été traduits dans une langue moderne. On pourrait estimer que cette traduction, qui se veut aussi littérale que possible, est superflue vu la facilité du texte. Toutefois, elle est utile pour élargir le public qui peut avoir accès à de tels textes. Dans le commentaire, c'est surtout l'aspect linguistique qui est souligné. Ces textes constituent en effet un document extrêmement précieux pour la connaissance du grec de l'époque impériale. La langue utilisée est la *koiné* avec ses caractéristiques lexicales, phonétiques, morphologiques et syntaxiques. L'intérêt est tout aussi grand à propos du latin. Il s'agit d'un document de valeur concernant le *sermo cottidianus* et le latin tardif, dont R. Ferri a montré tout l'intérêt dans une contribution de 2008 : *Il latino dei Colloquia scholica*, R. Ferri, F. Bellandi (éds), *Aspetti della scuola nel mondo romano*, Amsterdam, 2008, p. 111-177. – Maintenant que l'on dispose d'une édition accessible et fiable de ces petits textes, on peut recommander aux professeurs qui ont en charge les grands débutants en grec et en latin de les utiliser dans le cadre de leurs cours. J. Debut, auteure, en 1974, d'un ouvrage sur *L'enseignement des langues anciennes* et, en 1987, d'un manuel de grec à l'usage des Grands Débutants, avait fait cette expérience avec succès. E. Dickey l'a renouvelée, de façon heureuse également, avec ses étudiants de *Latin I* à l'Université d'Exeter. Ces textes pleins de vie constituent une belle initiation à la morphologie verbale par la reprise des mêmes verbes à des personnes et à des temps différents. Les phrases sont extrêmement simples et réduites à leurs éléments essentiels. Mais ils ne revêtent pas seulement un intérêt pédagogique. Ils sont aussi autant de documents savoureux sur la vie quotidienne dans la Rome impériale. Ces dialogues pris sur le vif, remplis de détails concrets, donnent vraiment l'impression de partager la vie des enfants, d'assister à des procès, d'aller au marché ou aux thermes ou de prendre part à des repas somptueux. Ces documents très spécifiques présentent des analogies avec les méthodes modernes d'apprentissage d'une langue étrangère pour (jeunes) adultes (on pense à la méthode *Assimil*). Le volume, qui comporte 12 planches dans le texte, est complété par un appendice présentant une comparaison des *capitula*, la bibliographie et une concordance avec l'édition de Goetz (1892). Je suppose que le second volume comportera des index, qui seraient très utiles. Une étude détaillée des *HP* dans leur ensemble devrait permettre de mieux comprendre les relations complexes entre le grec et le latin dans l'Empire romain, ce qui est d'un intérêt historique particulier pour saisir pourquoi les deux *partes* de l'Empire ont évolué chacune dans un sens différent.

Bruno ROCHETTE

Marine BRETIN-CHABROL, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*. Grenoble, J. Millon, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 466 p. (HOROS). Prix : 34 €. ISBN 978-2-84137-285-0.

La récente publication, dans la belle collection Horos (éd. Jérôme Millon), de l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol, *L'arbre et la lignée. Métaphores végétales de la filiation et de l'alliance en latin classique*, est, à plusieurs titres, une excellente nouvelle. Tout d'abord parce que l'auteure explore des champs entiers de pratiques techniques (agriculture, arboriculture) et discursives (en particulier chez les auteurs traditionnellement nommés « agronomes ») qui, certes, ont été étudiés dans le champ des sciences de l'Antiquité durant la seconde moitié du ^{xx}e siècle mais dont la compréhension est facilitée et renouvelée par une approche à la fois globale, précise et utile. Une bonne nouvelle également car l'ouvrage propose une mise en relation extrêmement féconde entre la sphère de la représentation de la nature et du travail agricole et la sphère de la représentation romaine de la parenté. C'est ce point que notre compte rendu développera en priorité. Une excellente nouvelle, enfin, car une telle étude, par le choix assumé d'une démarche d'anthropologie culturelle s'appuyant sur les outils rigoureux de la philologie classique, permet d'aborder des questions d'actualité : quelle construction culturelle de la « naturalité » du lien de la filiation ? Quelles « évidences » dans le lien d'alliance entre deux personnes ? L'auteure part d'un constat : « Avant que naisse et se diffuse, en Occident, la figure de l'arbre généalogique, la langue latine compare déjà la famille à un arbre. La lignée est une *stirps*, "souches, tronc ou plantes", ses descendants en sont les "rejets" ou "rejeton", *stirps*, *suboles*, *propago*, ou la "semence" (*semen*, *satus*) » (p. 11). L'adoption est parfois désignée par les termes de la « greffe » et l'alliance entre époux comparée au « mariage » de la vigne et de l'orme. L'erreur, pourtant, serait de penser que ces échos, apparemment familiers (l'arbre généalogique tel qu'on le connaît, et ses branches si clairement dessinées), nous permettent d'éclairer directement les systèmes de filiation et d'alliance romains. S'il est clair, depuis Claude Lévi-Strauss, qu'« un système de parenté ne consiste pas dans les liens objectifs de filiation ou de consanguinité données entre les individus : il n'existe que dans la conscience des hommes, il est un système arbitraire de représentations, non de développement spontané d'une situation de fait », il convient d'admettre que la façon dont sont pensées les modalités de la reproduction des plantes à Rome (comme ailleurs) est un système arbitraire également. Il y a donc interpénétration des modèles et des schémas de deux sphères sémantiques *a priori* hétérogènes (les humains, les plantes) et il est besoin de l'une pour comprendre l'autre. La tâche se complique donc : comment percevoir les éléments d'un système arbitraire, que nous ne connaissons guère, à l'aide d'un autre système, – arbitraire également et également éloigné de nous ? Privé d'observation directe des sociétés, l'anthropologue de l'Antiquité n'a accès qu'à des traces archéologiques et discursives, et il se doit de garder à l'esprit en permanence que toute « évidence » pour lui n'en est pas une à Rome (et inversement). Ces difficultés, inévitables, l'auteure les dépasse grâce à la prudence extrême de ses conclusions et l'analyse fine des métaphores dans le cadre propre de chaque pratique discursive (d'aucuns pourraient penser que certains développements sont particulièrement longs – le livre compte en effet 465 pages : cette impression de longueur aurait pu être certes être contrebalancée par des balises problématisées plus visibles mais nous dirons que l'ouvrage a le défaut de ses qualités). Après une mise au point sur la métaphore et son régime de similitude (p. 17-31), la première étape du raisonnement, intitulée « Du bon usage des arbres, définition et pratiques des Anciens » (p. 33-231),

consiste en une étude du système de reproduction des plantes telle que les Romains le concevaient et des pratiques antiques pour les cultiver : analyse du lexique végétal, description des techniques agricoles et arboricoles (avec des schémas instructifs pour le lecteur urbain peu familier de la technique de la marcotte, p. 410-412, et un index précieux pour le spécialiste). L'étude ne porte pas seulement sur les pratiques agricoles elles-mêmes, elle porte également sur les pratiques discursives : les « traités agronomiques » (une désignation que l'auteure considère comme imparfaite « puisque chacun des ouvrages obéit à un projet énonciatif distinct », p. 35) et un ensemble variés de textes où ces métaphores apparaissent. Sont ainsi lus et analysés, entre autres, Théophraste, Caton, Columelle et Varron, mais également Plinius l'Ancien (*Histoire naturelle*) et Virgile. La troisième partie intitulée « Dire la filiation en termes végétaux » (p. 233-397) constitue le cœur de cet ouvrage. Après avoir mis en lumière la façon dont le monde grec recourt aux métaphores végétales de la filiation, Marine Bretin-Chabrol analyse la spécificité du monde romain. Cet imaginaire de la filiation légitime la reproduction sociale des grandes familles de l'aristocratie romaine dont il permet de célébrer la longévité et la cohérence. *Stirps* est le terme clef autour duquel s'organise ce système et non celui d'*arbor* (ce terme n'est utilisé qu'une seule fois par Cicéron, qui lui-même détourne ce dispositif métaphorique, comme nous le verrons plus loin, p. 401). Une *stirps*, c'est à la fois l'arbre dans son ensemble mais également telle ou telle partie de l'arbre, c'est surtout une capacité à se reproduire et à assurer la continuité de l'espèce – métaphoriquement la *stirps* exprime la continuité entre les générations disparues et celles qui ne sont pas encore nées (p. 322). La *stirps* ne s'éteint pas (contrairement à l'arbre, s'il est coupé jusqu'à la souche), elle ne se réduit jamais à la figure du premier ancêtre. *Stirps* peut aussi désigner les plus jeunes générations de la lignée, ce qui n'est pas incompatible avec une gloire tirée de l'enracinement dans le passé. La continuité traduite par cette image n'est donc pas celle de l'arbre généalogique. Marine Bretin-Chabrol établit alors un parallèle intéressant avec la notion d'*origo*, qui a fait l'objet d'une importante étude par Yan Thomas (*Origine et commune patrie. Étude de droit public romain (89 av. J.-C.-212 ap. J.-C.)*, École Française de Rome, 1996) et d'une approche originale par Florence Dupont (*Rome, la ville sans origine*, Le Promeneur, 2011). Ces analogies établies avec le monde végétal pourraient laisser penser que le modèle « naturel » est celui qui sert de référence à l'imaginaire romain de la filiation, mais Marine Bretin-Chabrol prend soin de rappeler que le végétal est pensé sous la forme d'une plante *cultivée* : « En droit romain, la nature aussi est une institution », écrit Yan Thomas (*Le sujet de droit, la personne et la nature : sur la critique contemporaine du sujet de droit, Le Débat*, n° 100, mai-août 1998, p. 85-107). Dans les dernières étapes de sa démonstration, Marine Bretin-Chabrol expose la façon dont cet imaginaire végétal peut également être stratégiquement utilisé et dont les métaphores peuvent être détournées de leur usage traditionnel. Lorsqu'un *homo novus* tel que Cicéron veut se présenter comme digne des plus hautes magistratures, c'est une métaphore végétale qui lui permet de se hisser, par le discours, au rang de la *nobilitas* ancienne. Cicéron évoque ses origines à l'aide d'une métaphore végétale rare (*radix*, « racine »), mais proche de celles de la *stirps* qu'utilisent les grandes familles de la noblesse. Si l'on considère que la métaphore végétale est ce qui a conduit à la figure de l'arbre généalogique pour penser la famille dès le Moyen Âge, on pourrait s'étonner de l'absence du terme « parenté » dans le titre de

l'ouvrage. C'est qu'en réalité, bien que ces métaphores nous semblent familières, elles n'impliquent pas pour les Romains de penser les liens familiaux de façon horizontale (comme les sociétés occidentales contemporaine le font, dans le cas des cousins ou des frères). Le groupe familial n'est pas comparé à un arbre dans le détail de ses ramifications et c'est vers le passé ou vers l'avenir que le regard romain porte. Les questions de la parenté romaine ont fait l'objet de plusieurs travaux d'ampleur durant les vingt dernières décennies (on citera avant tout le très dense *Incestus et prohibita*. *L'Inceste à Rome*, paru en 2002, de Philippe Moreau), mais l'ouvrage de Marine Bretin-Chabrol n'en est pas moins nécessaire : cette approche spécifique d'une pratique discursive répandue vient compléter et prolonger ces études. Les métaphores végétales comme façons romaines de penser la filiation et la lignée et l'étude serrée qu'en propose Marine Bretin-Chabrol dans son long ouvrage sont autant d'angles d'approche pour mieux comprendre la société romaine et, par effet retour, mieux interroger la nôtre. À Rome, comme aujourd'hui en effet, la famille, la filiation et l'alliance relèvent de systèmes riches, complexes et arbitraires : elles sont des constructions propres à chaque culture.

Adeline ADAM

Sandra BOEHRINGER

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Accentus, distinctio, apex. L'accentazione grafica tra Grammatici latini e papiri virgiliani*. Turnhout, Brepols, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, VIII-354 p., 13 pl. (CORPUS CHRISTIANORUM. LINGUA PATRUM, 6). Prix : 145 €. ISBN 978-2-503-54438-0.

Maria Chiara Scappaticcio a publié, en 2013, un corpus des papyrus virgiliens, sous le titre *Papyri Vergilianae: l'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C.)*, dans la collection *Papirologica Leodiensia* que Marie-Hélène Marganne et moi-même dirigeons (cf. *infra*, p. 400-401). Cet intérêt pour les papyrus du poète augustéen l'a conduite à s'intéresser aux signes diacritiques présents dans les vestiges papyrologiques latins. L'étude que voici, très érudite, part en effet du constat que les papyrus de Virgile ainsi que d'autres papyrus latins (littéraires et documentaires) portent des accents et des signes de ponctuation, même si les *editiones principes* ne les ont pas tous reproduits (d'où la nécessité d'une étude autoptique). L'ouvrage entend mettre ces signes critiques en relation avec la doctrine des grammairiens. L'introduction commence par l'analyse du *P. Herc.* 817, un papyrus découvert dans la *Villa dei Papiri* d'Herculanum qui contient un poème hexamétrique sur la bataille d'Actium. L'examen de ces fragments révèle la présence de signes semblables à notre accent aigu dont la valeur a été considérée comme une énigme par les spécialistes qui ont tenté de les interpréter à travers les illustrations des *apices* par Marius Victorinus, par l'auteur anonyme de l'*Appendix Scaurina* et par Isidore de Séville. – La première partie de l'étude (« Les textes sur les textes »), divisée en quatre chapitres, est consacrée à la terminologie de l'accentuation graphique dans la tradition grammaticale latine. Un premier chapitre est relatif à la doctrine des grammairiens sur l'*accentus*, la *distinctio* et l'*apex* et contient aussi une histoire des études modernes sur ces signes dans la tradition manuscrite latine. En effet, les signes ne font pas seulement partie du système graphique, mais ils sont aussi